

CHAPITRE NEUVIÈME.

PLANCHE NEUVIÈME. — LE MAUVAIS RICHE.

140. L'histoire de Lazare et du *riche épulon*, comme parlaient nos pères, est-elle une parabole proprement dite, où l'instruction repose sur un enseignement moral revêtu de formes historiques imaginaires, ou bien doit-on la tenir pour un récit de faits réels appliqués à l'instruction des auditeurs? Cette discussion nous intéresserait assez peu si nous ne trouvions le personnage de Lazare pris au sérieux par le moyen âge. On sait assez que saint Lazare, transformé souvent en *saint Ladre*, a donné son nom à un ordre de chevalerie institué pour prendre soin des lépreux, aux *ladgeries* ou léproseries, etc. (1). En admettant la réalité historique des personnages indiqués dans cette narration, le moyen âge pouvait se réclamer de Tertullien (2), de saint Irénée, de saint Ambroise et de bien d'autres; mais, histoire ou parabole, notre verrière n'en reste pas moins ce qu'elle est : une traduction de l'Évangile. Analysons-la d'après ce modèle.

La signature désigne les maçons, dont la profession est retracée dans les trois petits médaillons du pied. La scène de construction qui s'aperçoit au milieu du rang supérieur n'appartient plus précisément à la signature; elle fait partie d'une sorte de prologue emprunté à un autre endroit de saint Luc (3), et qui occupe toute cette seconde ligne. Les serviteurs, après une abondante moisson, viennent apporter le grain de la récolte, et le riche commande qu'on lui construise tout exprès d'amples greniers pour abriter ces richesses inespérées. Mais, au milieu de ces projets, Jésus-Christ lui dit : « Insensé! cette nuit on te redemanderà ton âme; et ces biens amoncelés pour qui seront-ils? Car tel thésaurise, qui devant Dieu n'est point riche. »

La troisième et la quatrième ligne du vitrail ne sont que les diverses faces d'un même groupe, pour ainsi dire; on y peint la vie joyeuse et désœuvrée du riche épicurien. Tandis qu'une espèce de valet de chambre, l'aiguïère en main, fléchit le genou pour lui donner à laver, on voit que le gourmand suit de l'œil, et dirige du geste les préparatifs qui se font à la cuisine. Cependant, sa femme, suivie d'un estafier, apporte un vase de parfums pour compléter les préparatifs du repas. Bientôt on est à table, et deux pages apportent, avec une ostentation fort sérieuse, des vases couverts qui vont prendre place parmi les autres pièces du service. Le pauvre se présente à la porte pour obtenir quelques restes de ce festin; et porte sa *cliquette* (4) devant ses lèvres, comme pour épargner même au riche voluptueux le dégoût que pourrait lui inspirer le souffle d'un misérable. Mais il ne réussit point à apitoyer le Sybarite, qui ne voit dans ce spectacle qu'un objet d'horreur, quoique la maîtresse de la maison semble éprouver quelques mouvements d'une stérile commisération; et les chiens seuls paraissent prendre part à la détresse du pauvre lépreux, en s'avancant sur le seuil pour lécher ses plaies.

(1) Saint Lazare était devenu la personnification ennoblie de tous les pauvres *souffreteux* : des lépreux, des mendiants, des privations acceptées ou embrassées pour Dieu, etc. Dans les documents de la fondation du Val des Écoliers en 1201 (ap. du Boulay, *Hist. universit. Paris.*, t. III, p. 17), nous voyons ce souvenir renouer profondément l'âme de maître Frédéric, docteur en droit canon, quand il a connaissance du genre de vie qu'allaient entreprendre les fondateurs de cet établissement. « Quid agit devotus episcopus Catalaunensis? Se cogitat esse moriturum, diem calamitatis sub corde tacita mente revolvit; supplicia epulonis divitis et premia pauperis Lazari retractat et pensat; pauper Christi efficitur, omnia præter Christum contemnit, mundum relinquit, etc. » Nous apercevons ici Lazare présenté comme le type du *pauvre de Jésus-Christ*; et aujourd'hui encore quiconque aura passé quelques jours dans la ville d'Amiens, doit avoir remarqué que les mendiants y emploient fréquemment cette recommandation pour solliciter une aumône, disant dans leur demi-patois : *Ayez pitié de ces pauvres kiots Lazares*. On voit que les *Lazzaroni* de l'Italie ne sont pas l'unique vestige des *Lazari* (ou *ladres*) et des *miselli* (ou *messeaux*) du moyen âge.

(2) Tertullian., *de Anima*, 7. « ... Et quid illic Lazari nomen, si non in veritate res? »

Cs. Iren., *libr. IV*, 2; II, 34 (p. 229, 168). — Clem. Alexandr., *Paedagog.*, *libr. II*, 16 (p. 232, t. I). — Ambros., *in Luc.* (XVI, 19, sqq.), *libr. VIII* (t. I, 1473). — Etc. Saint Chrysostome, parlant à diverses reprises de ce passage de saint Luc, l'appelle tantôt histoire, tantôt parabole, et en rappelle plusieurs fois les circonstances comme s'il s'agissait de faits réels.

Cs. Molanus, *de Hist. ss. imag.*, cap. 23 (éd. cit., p. 519, sqq.). — Baron., *Annal. Eccl.*, A. 33, XXXIX. — Maldonad., *in h. l.* — Etc.

(3) Luc. XII, 16—21. Les quatre chapitres qui, dans le texte de l'évangéliste, séparent ce trait et l'histoire de Lazare, n'ont pas arrêté le peintre; et vraiment le dernier verset de ce prélude le rattache très-naturellement aux faits qui vont suivre dans la verrière. Saint Chrysostome (*de Lazaro*, conc. II; 3, t. I, 729) ne fait pas difficulté d'adopter cette même réunion, mais c'était du moins un complément fort bien choisi pour faire ressortir la folle sécurité du mauvais riche. Cs. Augustin., *serm. CVII*, 5, 6 (t. V, 551, sq.).

(4) Nous verrons bientôt la signification de ce mot, quand nous ferons l'inventaire du mobilier laissé par Lazare en mourant.

141. C'est, avec le développement que l'art exigeait, une traduction très-fidèle de trois versets de saint Luc (1) : jours de bonne chère et de luxe, d'une part; vie de privations et de souffrance, de l'autre. Mais voici le contre-poids : tout cela trouve sa fin, et alors les rôles changent pour toujours. Lazare meurt sans autre compagnie que les anges; mais ceux-ci recueillent respectueusement cette âme si éprouvée sur la terre, et la conduisent avec honneur dans un séjour plus heureux (2). Le riche, au contraire, malgré la compagnie de sa femme qui s'efforce de calmer ses angoisses, ne voit venir le dernier instant qu'avec effroi : il s'arrache les cheveux sur son lit de douleur; et l'esprit infernal est le seul à se réjouir, dans l'attente d'une âme qui lui est dévolue. Puis, quand la mort est venue clore cette existence brillante et enviée, le sort du maître impérieux subit un renversement complet. Tandis qu'un serviteur profite de l'affliction de la veuve pour dérober un vase précieux et une riche fourrure sans être aperçu, les démons s'emparent rudement de la pauvre âme effarée, qui va être transportée d'un palais dans une funeste demeure. Bientôt, en effet, nous voyons le *riche épulon* déchargé dans une fournaise par les deux pourvoyeurs d'enfer; et un troisième avec un sourire satanique, lui sert un breuvage d'or et d'argent fondus (3).

Du milieu des flammes où il est plongé, le nouvel hôte de ces lieux d'horreur a vu au loin, dans le sein d'Abraham, reposer doucement celui qu'il avait tant de fois rebuté sur la terre. C'est vers lui qu'il pousse maintenant des cris plaintifs et une voix suppliante, pour obtenir quelque adoucissement à ses maux. Son geste annonce bien la soif qui le dévore, et traduit avec une rude vérité la demande que nous rapporte l'évangéliste (4). L'immobilité calme d'Abraham et du mendiant glorifié répond d'une manière désespérante à ces lamentations suppliantes et à ces demandes empressées. Les parts sont changées; voilà tout.

142. Nous avons rencontré ailleurs encore (5) cette représentation du sein d'Abraham, comme une introduction au séjour de la béatitude éternelle. Sans vouloir nous étendre sur un sujet qu'il faudrait étudier dans les œuvres de la sculpture, il est une remarque à laquelle nous pouvons donner place dès maintenant; elle servira de confirmation à ce que nous n'avons fait qu'indiquer au sujet des

(1) Luc. XVI, 19—21. «Homo quidam erat dives, qui induatur purpura et bysso; et epulabatur quotidie splendide.

«Et erat quidam mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus;

«Cupiens saturari de micis que cadebant de mensa divitis. Et nemo illi dabat; sed et canes veniebant, et lingebant ulcera ejus.»

Dans l'*Hortus deliciarum* (fol. 120), cette première partie de l'histoire donne déjà lieu à l'exposition et à la morale que voici :

«Dives avet, fortuna favet, falsus color
Iste (Lazarus) gemit, fortuna premit, canis ulcera l' | ambit.

«Cur malo bene, et bono male

«Est aliquando bono bene, ne gravibus super | etur
Est male, quo maculas lavet, adversisque probi |
Est aliquando malo bene, quo gravibus feri | atur.
Est male, quo redcat, vel ut hic quoque jam poti |

(2) Je n'ai pas ordinairement accordé beaucoup de place aux usages civils; mais la dépouille du pauvre lépreux sera si peu de chose à inventorier, qu'elle ne saurait occasionner une digression fort abusive. Tout se réduit à une béquille accompagnée de la cliquette et du biberon. Le mendiant de l'Évangile a donc été représenté comme un pauvre même entre les lépreux; car, d'après la Coutume du Hainaut (chap. 135, Cs. *Nouveau Coutumier général*, t. II, p. 150), «on devra lui bailler (au lépreux)... un chapeau, manteau gris, cliquettes (*sic*) et besasse.» Le manteau ou *chappe* est également exigé par d'anciens statuts synodaux de Contances (ap. Martène, *Thesaurus*, IV, 806). Ailleurs on voit le biberon ou baril marqué parmi les pièces de ce *fourniment*. Plusieurs rituels anciens renferment des documents pleins d'intérêt sur le mobilier des lépreux et sur les injonctions qui leur étaient imposées pour la sûreté publique, ainsi que sur le cérémonial ecclésiastique de leur séquestration. Ici, pour nous renfermer dans le pauvre équipage de Lazare, nous n'avons qu'à expliquer l'usage des cliquettes, dont on trouve un modèle dans notre verrière. C'était, comme on voit, un appareil assez semblable à celui qu'emploient encore aujourd'hui certains marchands ambulants pour faire remarquer leur passage; une espèce de grossier éventail en

bois, dont les branches libres produisaient par le choc un cliquetis assez éclatant, lorsque l'instrument était heurté à plusieurs reprises, par exemple contre le poignet ou contre la béquille. Les lépreux devaient agiter de temps en temps cette espèce de crécelle dans les lieux fréquentés, pour donner avis de leur présence; ils mettaient ainsi les passants en mesure d'éviter un contact redouté.

(3) Le moyen âge, on l'a pu remarquer à la planche III', introduit volontiers le grotesque dans les scènes d'enfer. Mais c'est le grotesque terrible d'une époque qui croit, et pour laquelle le rire dans cette matière n'est qu'un assaisonnement effrayant de la cruauté. C'est donc bien moins du rire que du sarcasme. Il ne faut pas s'y méprendre, et imaginer que les mêmes moyens puissent être encore de saison, aujourd'hui que ce grotesque, au lieu de faire frissonner, prêterait à une sorte de divertissement. On doit s'apercevoir que cette remarque pourrait être fort étendue. Il est telle représentation que j'ai développée avec quelque complaisance dans les vitraux de Bourges ou de Lyon, et que je désapprouverais très-formellement dans une œuvre du XIX^e siècle. Car il ne faut pas imiter servilement; c'est l'esprit surtout que nous devons chercher : saisir dans les monuments des âges de foi.

Quoi qu'il en soit, à travers quelques circonstances amplifiées, on voit que l'artiste a continué à suivre exactement l'évangile (Luc. XVI, 22). «Factum est autem ut moreretur mendicus, et portatus est ab angelis in sinum Abraham. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

(4) Luc., *l. cit.*, 23, sqq. «Elevans autem oculos suos, quum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus.

«Et ipse clamans dixit : Pater Abraham, miserere mei; et mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam : quia crucior in hac flamma.

«Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

«Etc., etc.»

(5) Pl. III, et *Étude IX*.

données puisées par l'art du moyen âge dans les enseignements rabbiniques(1). Les tableaux du Jugement dernier nous ont montré Abraham tenant en ses mains des bouquets(2), et ayant un arbre de chaque côté de son siège; mais le vitrail du Mauvais Riche substitue deux rosaces fleuronées à ces bouquets et à ces arbres. Ces diverses formes ne seraient-elles pas nées d'un emprunt fait à la description des portes du ciel telle que la tracent les rabbins(3)? Au dire de ces docteurs, le paradis aurait deux portes, devant chacune desquelles veillent des myriades d'anges. L'âme qui arrive en ce lieu est couronnée d'abord de deux diadèmes par ces gardiens, qui lui donnent ensuite, en manière de sceptre, huit rameaux de myrte avant de l'introduire dans le séjour des bienheureux. Si quelqu'un trouvait ce sujet intéressant, qu'il l'exploite; pour moi je ne prétends pas m'y arrêter davantage; j'aime mieux consacrer quelques lignes à l'indication des vues *superhistoriques* qui se rattachaient à l'histoire du Mauvais Riche.

143. Honorius d'Autun, dans son *Speculum Ecclesie*, développe fort longuement, quoique sans diffusion, l'histoire du Mauvais Riche et de Lazare(4). Je transcrirai ce commentaire tout entier, parce qu'il

(1) N° 118 (p. 209, 210).

(2) On en verra un nouvel exemple dans la planche XI, lancette B.

(3) Cs. Herm. V. der Hardt, *Exegesis loc. difficil. quat. evangel.*, ad Luc. XVI, 19, sqq. (ap. Winckler, *Tempe*, p. 537).

(4) Honor. Augustodun., *Specul. Eccles.* (ap. Herrad., fol. 124).

« Refert Dominus quod quidam homo divitiis affluerit,
Quotidie solemnes epulas duserit;
Et pauperi Lazaro,
Insuper ulceroso,
Micas de mensa cadentes denegaverit.

« Hic homo rex fuisse insinatur
Quum purpura vestitus esse memoratur,
Quia olim soli reges purpura utebantur.

« Sed quia rex a regendo est dictus,
Et ipse, servus peccati, vitii erat subjectus;
Non rex, sed homo appellatur;
Quia voracitati
Tantum, et libidini
Ut animal irrationale famulabatur.

« Cujus nomen ideo non exprimitur,
Quia in libro viventium cum justis non scribitur;
Lazarus autem pauper nominatur,
Quia nomen ejus in eo scriptum invenitur.

« Dives in inferno sepultus legitur,
Quia infernus sub terra esse scribitur,
Et qui ibi mergitur
Terra cooperitur;
Sicut corpus pulvere, quum in tumulo sepelitur.

« Sinus autem Abrahæ erat locus a penis quietus,
In quo Christum expectabat sanctorum cætus;
Ante Christi quippe adventum
Omnes descenderunt ad infernum.

« Duo autem inferna leguntur:
Inferior
Et superior.
Inferior, in quo animæ reproborum torquebantur;
Superior, in quo electi Christum prestolabantur.
In inferno novem speciales penis esse referuntur:

« Scilicet ignis inextinguibilis,
Horror frigoris incomparabilis,
Vermes immortales
Factor intolerabilis,
Mallei percutientes,
Tenebræ palpabiles,
Confusio peccatorum,

Visio dæmonum et auditio insultantium,
Ignea vincula singulorum membrorum.

« Superior autem infernus erat ultima pars terre:
Locus inferno junctus,
Sed a penis disjunctus,
In quo justis positi
Potuerunt a malis conspici
Qui in inferno erant inferiore.

« Notandum vero quod is lingue specialiter petit refrigerium,
Quem in omnibus membris coquebat incendium.
Per hoc datur intelligi quemlibet in eo membro amplius tormenta passurum
In quo majorem exercuerit peccandi usum.

« Et quia hic deditus erat edacitati,
Jugiter et inserviebat loquacitati;
Juste dicitur in lingua plus cruciari,
Quia semper studebat inanis fari.

« Et notandum quod nulli legitur quidquam rapuisse,
Sed tantummodo propria non tribuisse;
Et si is tanto supplicio plectitur
Qui propria non largitur,
Quid de his est sentiendum
Qui semper parati sunt ad rapiendum?

« Hic dives aliqua bona pro humana laude fecit,
Et horum mercedem per bona temporalia recepit;
Lazarus vero aliqua mala gesserat
Que hic dolore corporis luerat.

« Quibus ergo Dominus concessit divitias hujus sæculi, caveant,
Ne eos divitiarum, ut servos, possideant,
Et a veris divitiis vacuos ad tartara protrahant.
Grave est enim divitias in malum usum contorquere.

« David enim, Ezechias,
Atque Josias,
Ut puta reges,
Alique eorum similes,
Multas divitias possederunt (*possidere?*);
Sed, per eas, indeficientes divitiis sibi comparaverunt (*comparaverunt?*).

« Cyrus vero et Antiochus
Atque Croesus,
Illisque consimiles, servi divitiarum erant;
Quia eas (*eor?*) ad superbiam atque luxuriam converterant.

« Et quia hic suum regnum colorum habuerunt,
Obeuntes nihil in manibus suis invenerunt (Ps. LXXV, 6);
Sed, cum illo divite,
In æterna egestate
Erunt et dolebant.

« Quidam divites, ut Abraham et Job, salvantur;
Quidam vero divites, ut Pharaon et Nabuchodonosor, damnantur.
Quidam pauperes, ut Lazarus et monachi, ditantur;
Quidam autem, ut Judas et alii fraudulentis, miseris æternis traduntur.

« Dives autem, qui purpura et bysso induebatur,
Est judæicus populus qui regno et sacerdotio gloriabatur;
Per purpuram, quippe, regnum,
Per byssum designatur sacerdotium.

« Hic quotidie splendide epulabatur,
Dum, in exteriori cultu Dei, fereulis Legis et prophetarum saginabatur.
Per Lazarum vero gentilis populus prefigurabatur,
Qui ulceribus peccatorum sanciebatur.

« Hic micas de mensa cadentes non accipiebat,
Quia nec minimam sententiam de sacra scriptura audiebat;
Canes autem, venientes, ulcera ejus lingebant;
Quia apostoli,
Canes Domini,
Eum copiose legem Domini instruebant,
[Et] ulcera peccatorum medicamine penitentiae curabant.

« Hic, mortuus, in sinu Abrahæ portatur,
Dives vero in inferno tumulatur;
Quia multi fideles
Ab Oriente et Occidente venient
Et cum Abraham, Isaac et Jacob, in regno colorum recubant;
Perfidi autem Judæi ejicientur in tenebras exteriores (Matth. VIII, 11).

me paraît renfermer des traits remarquables pour l'étude de cette littérature ecclésiastique du XII^e siècle, à la fois naïve et sérieuse; pleine d'abandon, et toujours guidée par les Pères, érudite par le fond, et d'une aisance presque folâtre par la forme; tant on était encore familiarisé avec l'usage de la langue latine! Mais, afin qu'on ne prenne pas pour une doctrine universelle l'application symbolique de ce récit au sort des Gentils et des Juifs(1), nous citerons une pièce de vers du moyen âge, qui n'y voit qu'une leçon sur l'égalité morale des personnes devant Dieu, et sur cet avenir seul durable qui doit compenser les inégalités éphémères des sociétés terrestres(2). Telle est aussi la doctrine que nous y montrent ordinairement les Pères de l'Église(3); enseignement si bien fait pour consoler les affligés sur la terre, que saint Augustin croit devoir leur recommander de ne pas s'en faire un sujet d'orgueil(4). N'en soyons point surpris, puisque Notre-Seigneur conseille aux riches de faire la cour aux pauvres(5), pour obtenir par leur entremise d'être admis près du grand Roi. Leçon assez importante, et trop naturelle, d'ailleurs, à la suite des faits retracés par saint Luc, pour que nous songions à prêter une

Quia non crediderunt Moysi nec prophetis,
Nec Christo resurgenti a mortuis.

On voit dans l'avant-dernière strophe que l'idée de représenter les hommes apostoliques sous la forme de chiens de berger, comme l'a fait Simon Memmi à Florence pour les Dominicains (Cs. Vasari, *Vita di Simone Memmi*, ed. Bottari, t. I, p. 102. — Rosini, *Storia della pittura*, t. I. — Etc.), n'était ni une invention du siècle de Giotto, ni la traduction puérile d'un calembour à froid (*Dominici canes*). C'était tout simplement une réminiscence de ce qu'avaient dit, entre autres, saint Grégoire (*in Evangel.*, homil. XL, 2; t. V, 367, sq.) et saint Augustin (*in Ps.* LXVII, 24; t. IV, 682), quelque sept ou huit siècles auparavant. Je le fais remarquer pour que l'on s'accoutume à bien saisir ce caractère du symbolisme chrétien qui vise toujours à une sorte de consécration puisée dans quelque chose de traditionnel. De cette sorte, l'artiste ennoblissait sa couronne en empruntant certains rayons à l'aurole des saints docteurs. Raphaël avait encore un sentiment trop délicat de son rôle, pour ne pas comprendre cette dignité de l'art ainsi entendu; mais après lui, on dirait que ce tact a été enlevé aux artistes presque universellement. Cela est si vrai, que beaucoup d'entre eux ne saisiraient même pas bien ce que je veux dire.

La description de l'enfer telle que la trace le *Speculum* semble être un extrait de l'*Elucidarium* (libr. III, cap. 4; Anselm. Opp., ed. cit., p. 479) attribué souvent à saint Anselme. La comparaison des deux passages me paraît confirmer d'une manière très-grave l'opinion de ceux qui regardent l'*Elucidarium* comme une des premières œuvres d'Honorius.

(1) Ce symbolisme, reproduit par Honorius dans sa *Perte de l'âme* (libr. IV, cap. 44; Bibl. PP. XX, 1115. — *Hortus deliciarum*, fol. 124), est exposé également par Rupert (*de Div. offic.*, libr. XII, cap. 1), et paraît être une imitation de saint Grégoire le Grand (*in Evang.*, homil. XL; t. V, 367, sq.); car saint Ambroise (t. I, 1473, sq.) ne fait guère qu'en suggérer l'idée avec une certaine réserve. Mais saint Isidore avait donné du crédit à cette interprétation, en la résumant dans ses *Allégories* (t. V, 147, sq.).

(2) J'emprunte encore cette curiosité littéraire du XII^e siècle à l'*Hortus deliciarum* (fol. 120). La forme est la même que celle du poème de Petrus Anselmi *sur les Mystères du nouveau sacrifice*; mais comme les vers liés en couplets par la queue ont été souvent employés à cette époque, le silence du manuscrit d'Hohenbourg me réduit à confesser mon ignorance.

* Divite de mensa quicumque venis epulatur
Quis sit post cenam lectus debes meditari
Presentem vitam convivia nostra vocamus.
Et mors est lectus tibi post cenam recubantibus.
Quosdam fercula sunt quibus hic bene possumus
Sed multo plura que sunt inimica salutanti

* Si quis in hac cena mundo tantum saturatur
Post hanc in lecto non pascit, sed cruciatur.
Velle Patris facere, Christi cibus esse (Joann., iv, 34) docetur.
Post non esuriet si quis semel hoc satiatur.
Ille cibus bonus est, Christi sunt fercula gratiantur
Hec faciunt nobis post cenam mollia strata
Audiant omnes homo qui mecum nunc epulatur
Quid cum discipulis Verbum Patris inde loquitur

* Divitis exemplo subjectos edificabat
Quem celebris vestis et splendida cena juvabat

Ante fores ejus pauperrimus ille jaciebat
Ulceribus plenus Lazarus, micisque petebat
Sed frustra pulsat ubi nemo misertus egreditur
Clausam domum fuerat, obstructaque janua munita
Post epulas mundi, post fercula fine notata
Post finem vite, meritis mercede parata
In patriarcharum numero miser iste locum
Ille potens, ardet; ardens gutta negatur.
Ardet in inferno dives sine fine sepultus
Et reficit Lazarum Domini per secula vultus
Pro celebri veste, pro cena splendida
Dives in inferno cruciatur et inferi
Illa fames Lazari nimium nimioque hebetata
Præmia nunc recipit, vultu Domini satiata

* O Felix anima, Domini splendore repleta
Nunc consolaris, et agis convivia lætata
O prudens Lazare, feliciter esuriisti
Nam modo te satiatis facies ea quam voluisti
O bona paupertas, qua Christum promeruisti
Ecce metis gaudens que semina fendo (Ps. cxxv, 6) dedisti
Ulceres qui catulis lingentibus exhibuisti
Totus ab ulceribus vitiorum convalescisti
O Felix pauper, modo gaudes qui doluisti
Sic commutavit excelsi dextera (Ps. lxxvi, 11) Christum

* Tu vero quid agis, infelicissime dives
Pro mundi pompa modo vermes sunt tibi esurientes
Vermibus exposita nunc est caro deliciosa
Quam pavit cena tam splendida, tam pretiosa
Et cruciant animam vermes qui non mori
O miseri qui sic vivunt! quia sic pati
O dives, quem nunc inferni vallat abissus!
Quid prodest illic tibi purpura! quid tibi habitus!
Jam nunc apparet in tempore perditio
Mundi divitiarum ejus sint conditio

* Nolo cornantes nimio sermone tenere
Dedecet hic nimiumque loqui, nimiumque tacere
Tu quemcumque juvat vestis bona, splendida munita
Pauperis esto memor; et, dum potes, hic modo petentem
Quam cito paterentur miseri solatia mundi
Et quam sint longa mala judicii tremebunda
Ex alia parte debes modo præmeditari
Civibus angelicis quam dulce sit associari
Quorum te civem faciet mundus modo victus
Ad quem vincendum nos armet Rex benedictus

Amen.

* On doit s'apercevoir que cet *inle* *loquatur* répond à notre expression: *Ce qu'il en dit*.

** Pour bien saisir l'intention de l'auteur, quand il parle des plaies de Lazare, il faut se rappeler que les écrivains ecclésiastiques comparent fréquemment la lipre au péché, et voient une figure du sacrement de pénitence dans le droit de juger la lipre qui était attribué au sacerdoce lévitique. Cs. Gregor. M., *in Evangel.*, homil. XL, 2 (t. V, 367).

(3) Augustin., *in Ps.* XLVIII, 9—14; XXXIII, 10—15 (t. IV, 430—435; 222—225); serm. XLI, *de Eccl.* XXII, 28 (t. V, 206, sq.). — Petr. Chrysolog., serm. LXVI, CXXI—CXXIV. — Chrysost., *de Lazaro* (t. I, 715—751). — Pseudo-Chrysost., *de Lazaro* (t. VIII, *Append.*, 113—116). — Hieronym., *epist.* XCII, ad Julian. (t. IV, P. II, 753, sq.). — Maxim. Taurin., *de Capit. Evang.*, XIX (p. 773—775). — Gaudent., *Præfat. ad Benivol.* — Etc., etc.

S. Maxime de Turin, comme Prudence, saint Paulin de Nole, etc., donnent à Lazare le nom plus hébraïque d'Éléazar.

(4) Augustin., serm. XIV, *de Ps.* IX, 14 (t. V, 83—85).

(5) Luc. XVI, 9.

autre intention aux auteurs de la verrière. Danger et vanité des richesses, prix et sainteté des souffrances acceptées de la main de Dieu; c'était de quoi suffire à la méditation, et les applications pratiques ne manquaient point : nul esprit si grossier qui ne pût les saisir sur-le-champ et les suivre dans leurs dernières conséquences. La nécessité de l'aumône et l'indifférence du Ciel pour ce que nous appelons distinctions et fortune; le sort éternel, seul vrai flambeau pour apprécier tout ce que l'on nomme bonheur ou malheur ici-bas; Que voudrions-nous de plus? et sous quelle forme plus sensible à la fois et plus solennelle pourrait-on présenter de tels enseignements?

Cependant, il ne fallait pas laisser ignorer à nos lecteurs cette autre interprétation plus mystique que divers écrivains ont cherchée à l'histoire de Lazare. Nous en avons montré la trace dans plusieurs auteurs que réflétait l'œuvre d'Honorius d'Autun; mais, loin de chercher à nous prévaloir de quelques suffrages pour préconiser un symbolisme inattendu, nous nous tenons en garde contre tout ce qui ne se présente point avec des caractères irrécusables de valeur historique. Or, ce qui est insolite étant, par le fait même de sa singularité, en état de suspicion, doit produire des titres d'autant plus incontestables. C'est pourquoi nous ne l'admettons qu'avec des preuves pour ainsi dire surabondantes; ce qui pourrait ailleurs être pris pour de la prodigalité, n'est en ce cas qu'une économie bien entendue.